

MIKRÓS

ESSAI

FRANÇOISE HÉRITIER  
**L'identique et le différent**

en dialogue avec **Caroline Broué**

Avant-propos inédit





## L'IDENTIQUE ET LE DIFFÉRENT

La collection *Mikrós essai*  
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2008  
et 2018 pour la présente édition  
[www.editionsdelaub.com](http://www.editionsdelaub.com)

ISBN 978-2-8159-2816-8

Françoise Héritier

# L'identique et le différent

Dialogue avec Caroline Broué

Avant-propos inédit

*éditions de l'aube*



## Avant-propos

Écrire aujourd'hui sur Françoise Héritier, c'est à la fois célébrer la savante rigoureuse et sérieuse, et honorer la femme primesautière et espiègle. J'ai eu la chance de connaître les deux facettes de sa personnalité dans le cadre de la série d'entretiens pour France Culture, en 2006, qui a donné lieu à cette publication, dont c'est la troisième édition.

Ce qui réunissait les deux facettes de sa personnalité, c'était avant tout une grande et belle curiosité. Quand elle a assisté au début des années 1950 au séminaire de Claude Lévi-Strauss sur « le *vasu* aux îles Fidji » puis à celui sur « la chasse rituelle aux aigles chez les Hidatsas », une tribu indienne d'Amérique du Nord, elle était portée par un fort désir de connaître ce qui était étranger à son champ de perception et d'investigation d'alors, elle qui faisait des études d'histoire et de géographie. *Idem* quand elle s'est présentée au poste de géographe pour une mission en Haute-Volta (actuel Burkina Faso), pays dont elle ne connaissait rien. Elle disait qu'elle avait toujours été plus tentée

par « les ailleurs et les autrefois » que par l'ici et le maintenant, et que pour elle il était important professionnellement de ne pas rester cantonnée à un thème unique. Le 13 février 2017, elle confiait encore à Frédéric Worms sur France Culture : « Contrairement à ce que beaucoup de personnes croient, un anthropologue n'est pas quelqu'un qui travaille toute sa vie sur une seule idée avec un champ de vision étroit. » Ce goût pour l'ailleurs et l'inconnu était donc au fondement de sa démarche. C'est ce qui l'a conduite à étudier les ethnies Mossi, Pana et Samo, et, partant, à travailler sur les systèmes de parenté dans la continuité des travaux de son maître Claude Lévi-Strauss. Or cette expérience a été primordiale pour la suite de sa carrière d'ethnologue africaniste et d'anthropologue. C'est par les structures de parenté et d'alliances semi-complexes, qui lui rappelaient les discussions entre ses grands-mères durant son enfance en Auvergne, qu'elle en est venue à travailler sur la question de la prohibition de l'inceste, puis qu'elle s'est intéressée aux rapports de domination du sexe mâle sur le sexe femelle, et de là qu'elle a travaillé sur la violence. Le tout a donc suivi un fil directeur, celui de la curiosité et du désir de comprendre.

À la curiosité s'ajoutait l'enthousiasme. Elle aurait pu reprendre les mots de la poétesse russe Marina Tsvetaïeva : « Ce n'est que dans l'enthousiasme que l'être humain voit le monde exactement. » Les très nombreux lecteurs de ses trois derniers ouvrages à



destination du grand public s'en sont aperçus. Dans *Le Sel de la vie*, *Le Goût des mots* et *Au gré des jours*, livres qu'elle qualifiait de « fantaisies », elle dresse en effet un inventaire des petits riens, des bonheurs quotidiens qui nous constituent, et se confie avec pudeur et humour. Il est suffisamment rare qu'un grand savant, *a fortiori* une grande savante (qui a tendance à rester modeste et que le sentiment d'illégitimité oblige à redoubler de rigueur), fasse preuve d'une aussi belle et explicite joie de vivre. Puisse-t-elle servir d'exemple à de jeunes chercheuses et chercheurs en mal de reconnaissance et d'assurance, même si Françoise Héritier a attendu la fin de sa vie pour s'autoriser une telle liberté dans l'expression.

Françoise Héritier disait qu'elle s'était « formée émotionnellement et affectivement de bric et de broc », mais que quelque chose s'était passé dans son enfance qui lui avait donné « une forme de solidité ». L'explication résidait selon elle dans la guerre et « cette alternance de jours d'intense frayeur lors de l'exode ou des bombardements et de jours de bonheur dans les fermes de mon enfance. [...] C'est cette capacité d'alterner aisément austérité et prospérité, maladie et santé, rage de vivre, peur de mourir, qui me donne force et résistance. »

Au fond, on pourrait dire qu'elle était faite de cette dualité, de ces oppositions binaires qu'elle a observées au fondement de toute société : chaud/froid, sec/humide, grand/petit, dur/mou, etc.

Elle-même était à la fois fantaisie et rigueur, rire et sérieux, légèreté et gravité, douceur et autorité, de bric et de broc et dotée d'un esprit logique hors pair.

Françoise Héritier était aussi une insoumise, une « reine des clashes familiaux » : partie de chez ses parents à vingt et un ans, puis en Afrique à vingt-deux ans, mariée là-bas sans sa famille : pour les années 1950-1960, c'était révolutionnaire, et il fallait avoir un sacré tempérament. Elle l'avait. Elle était aussi dotée d'un sens de la répartie et d'une vivacité d'esprit rares. Derrière sa douceur et sa voix fluette se cachait une femme au caractère bien trempé, déterminée, forte d'une autorité naturelle et d'un aplomb dont se souviennent non seulement ses anciens élèves mais aussi ses collègues. En témoignent les exemples qu'elle donne dans son dernier livre, *Au gré des jours*, comme cette fois où Georges Duby, professeur au Collège de France, regrettant qu'il n'y ait eu aucun enregistrement de la réunion des professeurs (masculins) qui venait de se tenir, remarqua : « Il faudrait la prochaine fois prendre des notes », et se tourna vers Françoise : « Pourriez-vous le faire, ma chère amie ? » Ce à quoi elle répondit du tac au tac : « Mon cher Georges, je ne suis pas programmée génétiquement pour les prendre mieux que vous. »

Nous ne nous connaissions pas avant que je la contacte. J'avais trente-trois ans et encore peu d'expérience comme productrice de radio. J'étais très intimidée, je connaissais quelques-uns de ses textes

majeurs et l'avais déjà entendue à la radio, mais je ne savais pas comment était la femme. Elle m'a tout de suite mise à l'aise. Nous nous sommes entendues rapidement et facilement sur un découpage en cinq temps : « Au commencement était la terre », sur son enfance et ses séjours en Auvergne dans sa famille paysanne ; « Au cœur de l'Afrique », sur ses voyages au Burkina Faso ; « L'identique et le différent », sur les grandes oppositions binaires au sein des sociétés humaines ; « Le masculin et le féminin », sur la différence des sexes, et « L'anthropologue dans la cité » sur ses engagements en marge de sa recherche. Notre relation a donc commencé dans l'enthousiasme de la découverte et de la nouveauté. Je me suis rendue chez elle, dans son petit appartement près de Montparnasse, à Paris, deux jours de suite. Je ne l'ai revue que de rares fois après cet entretien, mais nous nous suivions. Je me tenais informée de l'état de sa santé. Nous prenions plaisir à nous croiser, de temps en temps, ici ou là, même pour un temps court. Elle m'écoutait le midi à *La Grande Table*, sur France Culture. Je lui avais envoyé mon premier roman, en 2016. Je crois que le lien qui nous unissait était à la fois mystérieux et multiple. J'ai ouï dire qu'elle avait beaucoup aimé nos entretiens, et elle avait sollicité ma participation pour les Cahiers de l'Herne qui se préparaient sur elle. Elle me faisait penser à ma grand-mère, comme cette femme en Afrique, dont elle m'avait parlé dans un de nos entretiens, qui